

K, LA CHINE ET LA BOMBE

(pages 17 et 18)

L'EXPRESS

1.25 NF

26 OCTOBRE 1961. — N° 541



**JEAN CAU
CHEZ LES
RATONS**

UN JEUNE ALGERIEN DE NANTERRE.
« L'homme le plus inquiet d'une prison est le directeur. »

(G. B. Shaw.)

(Aguiraud.)

B 1 - 6 ★ ★ ★ ★ ★

LA DÉCHIRURE

par FRANÇOISE GIROUD

ÉCOUTEZ. Il s'est passé quelque chose en France, cette semaine. Quelque chose d'important.

Des automobilistes parisiens ont ouvert la porte de leur voiture à des manifestants algériens qui essayaient de fuir les coups. Le personnel d'un grand hôpital a rendu, de sa propre initiative, la liberté aux femmes algériennes arrêtées et parquées là, avec leurs enfants.

L'Université gronde.

« Le Figaro », organe de la bourgeoisie française, se préoccupe de poser des questions aux pouvoirs publics sur les traitements que les internés ont subis et apprend à ses lecteurs, que, arrêtés sans opposer de résistance, les manifestants auraient été en très grand nombre blessés, donc frappés à froid ; que l'entrée des centres où ils furent envoyés a été refusée à ses collaborateurs, et que nulle part l'aide de la Croix-Rouge ne paraît avoir été sollicitée (1).

Des hommes, des femmes, assez indifférents, pour finir, aux péripéties de la guerre d'Algérie, et préférant ne point trop penser à cet enchevêtrement de douleurs, se sont, soudain, émus.

Ils n'ont pas aimé cela. Ils n'ont pas aimé cela du tout.

SANS doute des réactions très différentes auraient-elles été suscitées par des manifestations de violence de la part des Algériens. Peur, fureur, appétit de vengeance, on connaît le schéma et on pouvait le redouter. Mais des hommes qui allaient, mains nues, dans leurs pauvres vêtements, des femmes qui ne

(1) « Le Figaro » du 23 octobre : « Quelques questions qui s'imposent », par Denis Perier-Daville.

peuvent pas ne pas trembler, au moins pour leurs petits, et qui marchaient cependant, les poussant devant elles, ce courage froid que donne le désespoir, on l'a reconnu pour ce qu'il était.

Ce que cela signifie ? Qu'entre deux images d'eux-mêmes — celle de la France démocrate, sensible, civilisée, rayonnant par le cœur et l'esprit, et celle d'une France fascisante, tortionnaire et bornée que l'Algérie a fait surgir — c'est à la première que les

l'inconscient collectif recelait, de s'identifier aux officiers des S.A.S. qu'aux quelques tortionnaires, militaires ou civils, qui commençaient d'opérer.

Cela est si vrai que les pires, parmi les bourreaux, ont éprouvé le besoin de se justifier à leurs propres yeux en se racontant qu'ils défendaient la civilisation chrétienne. Et qu'ils continuent !

Hitler s'est bien gardé de dire de pareilles choses à son peuple. Lors-

« Les cas de torture, je dis que l'on pourrait les compter sur les doigts d'une main... Il obéissait peut-être à une volonté de censure intérieure que l'on peut comprendre.

Humainement, oui, on peut comprendre.

Politiquement, c'était une folie. Comme il a été fou, de la part de ceux qui détenaient des moyens d'investigation et de diffusion, de couvrir d'un voile pudique les réalités algériennes au lieu de chercher à les connaître et à les faire connaître.

A l'échelon des responsables, de ceux qui gouvernent, de ceux qui dirigent un parti, un groupe, un mouvement, de ceux qui informent, c'est un affreux travail qui a été fait. De façon non délibérée ? Non concertée ? Peut-être. Ce n'est pas une excuse, au contraire.

S'ils ne savent pas ce qu'ils font, qu'ils changent de métier.

Aujourd'hui : s'indigner de l'attitude de certains policiers, c'est une fois encore redouter la vérité. Quelles instructions a-t-on données à la police, qui les a données, et au service de quelle politique ? Ou plutôt de quelles politiques...

LES manifestations algériennes ont déchiré un instant le nuage de confort intellectuel derrière lequel vit la plus grande partie du pays. A travers cette déchirure, quelque chose est timidement apparu : c'est que la collectivité française de la métropole n'est pas devenue ce que sept ans d'imposture et de contre-vérités auraient pu en faire.

Le champ était labouré depuis de trop longs siècles. Mais il semble plus urgent que jamais de persévérer. Tant de mauvaises graines ont été semées...

F. G.

Il s'est passé quelque chose en France cette semaine.

métropolitains continuent à s'identifier. C'est ce Français-là qu'ils veulent être, et non l'autre.

Il y a là quelque chose de reconfortant. Quelque chose qui fait valoir, aussi, l'écrasante responsabilité, de tous ceux qui participent à l'instruction et à l'éducation d'un peuple, à sa formation et à son information, à la création des mythes dont nous sommes tous, consciemment ou non, imprégnés.

Ce sont toutes les alluvions déposées, de génération en génération, au fond de chacun de nous qui composent notre physionomie individuelle et collective.

DEPUIS que la guerre d'Algérie a ombragé, les Français de la métropole ont été, jour après jour, imbibés de mensonges. Ils avaient envie de les entendre ? Peut-être. Il était certainement plus tentant, et plus conforme à tout ce que

que le capitaine Josef Kramer, « la bête de Belsen », passa en jugement après la guerre devant un tribunal anglais, le procureur lui demanda ce qu'il éprouvait en surveillant par un hublot la lente agonie des femmes qu'il assassinait.

« Je ne ressentais rien, répondit le capitaine. Soit dit en passant, c'est ainsi que l'on m'avait formé. »

Formé à croire qu'il appartenait à une « élite humaine », à une race supérieure et qu'en conséquence, la mort de tout individu non allemand ressortissait à l'abattage des porcs.

Cette optique, on imagine mal qu'elle puisse jamais être française.

LORSQUE M. Guy Mollet — couvrant MM. Robert Lacoste et Max Lejeune — et après lui, hélas ! la presque unanimité de la presse, la radio et les successifs présidents du Conseil — s'est écrié en 1957 :

Un portefeuille pour M. Bidault

● Depuis que « L'Express » a révélé (numéro 537 du 28 septembre) qu'il avait fait parvenir, par un membre de l'O.A.S., un message d'encouragement au général Salan, M. Georges Bidault redouble de précautions dans ses contacts politiques. Il est suppléé par un membre important de la « Démocratie chrétienne », mouvement dont il est le fondateur. Celui-ci a porté récemment un message de M. Bidault à M. Antoine Pinay. Contenu du message : M. Georges Bidault « est prêt à prendre ses responsabilités » — c'est-à-dire à devenir ministre — dans le cadre d'une combinaison conduite par l'ancien ministre des Finances.

Nouvelle tactique de la police

● La police parisienne a appliqué pour la première fois cette semaine, lors de la manifestation des étudiants « pour la suppression des mesures discriminatoires à l'encontre des Algériens », une nouvelle tactique basée sur le principe de la prévention. Les cars vides sont disposés comme des trappes aux croisements tandis que de très nombreuses voitures légères munies de radios et de téléphones sillonnent le terrain prévu pour la manifestation. Dès qu'un rassemblement,

même minime, est signalé, il faut quelques secondes à peine pour cerner les manifestants et les faire monter dans les cars de police. Les étudiants, pour déjouer ce quadrillage, avaient annoncé qu'ils manifesteraient boulevard Saint-Michel, et des instructions avaient été données en dernière minute pour que le rassemblement s'effectue boulevard du Montparnasse. Mais il n'a fallu que cinq minutes à la police pour se déployer sur les lieux où la manifestation débutait. Malgré ces mesures, plusieurs groupes de 150 à 200 étudiants sont parvenus à manifester pendant quelques minutes, mais on était loin de ce qu'avaient souhaité les organisateurs de la manifestation. Ceux-ci ont tiré deux enseignements de ce demi-échec :

1) Seule une réunion de masse — comme ce fut le cas pour la manifestation musulmane de la semaine dernière — a maintenant des chances de pouvoir s'implanter face au dispositif policier.

2) Des considérations de présence ou des divergences mineures sur les méthodes ont empêché cette manifestation d'être convoquée par l'ensemble des mouvements étudiants.

Les dirigeants étudiants considèrent que cette expérience n'aura pas été inutile.

Les Suisses sont pessimistes

● Le gouvernement suisse a décidé de démentir les informations selon lesquelles les fonctionnaires helvétiques avaient participé à des contacts secrets franco-alg-

riens bien qu'en réalité au moins un fonctionnaire suisse ait été directement mêlé à un échange de messages entre négociateurs français et algériens. Le démenti du gouvernement suisse s'explique par les rapports parvenus aux autorités helvétiques et selon lesquelles les chances de réussite de la prochaine négociation franco-F.L.N. sont extrêmement minces. En prévision d'un échec qu'ils redoutent, les dirigeants suisses préfèrent se dégager dès maintenant.

L'O.A.S. à Bône

● A Bône comme dans d'autres villes d'Algérie, l'O.A.S. a décidé « l'expulsion », dans un délai de 72 heures, de 22 Européens libéraux. Parmi ces libéraux figurait notamment M. Pigièrre, directeur des P. et T., chef de la délégation spéciale (qui avait été nommé en remplacement du maire, M. Grauby, ancien président du Comité de Salut public de Bône, suspendu à la suite du

dernier putsch). 48 heures après l'installation de M. Pigièrre, l'hôtel de ville de Bône était plastiqué. 7 des libéraux menacés ont été également plastiqués. 6 d'entre eux ont quitté Bône.

Le prix d'un abri atomique

● L'hebdomadaire américain « U.S. News and World Report » a demandé par câble à son correspondant en France : « Combien coûte un abri atomique à Paris ? »

La réponse (« Cet objet de première nécessité n'est pas livré à la consommation en France ») a profondément surpris la rédaction de l'hebdomadaire.

Prochaine hausse sur les pâtes

● Sauf subvention gouvernementale, les pâtes alimentaires augmenteront de 25 à

30 francs par kilo. Raison : le cours mondial du blé dur est passé de 82 dollars la tonne en mars dernier à 145 dollars actuellement.

Cette hausse était cependant prévisible dès le printemps. Aussi, l'Italie, l'Allemagne et la Belgique notamment firent des achats massifs en mars, sur la base de 85 dollars.

La France n'en fit rien.

Un premier pas dans l'Isère

● Au cours du congrès annuel de la Fédération C.F.T.C. dans l'Isère, le secrétaire général, M. Pierre Gallage, a préconisé « l'engagement politique de sa centrale syndicale pour défendre les libertés démocratiques et jeter les bases d'une véritable démocratie politique ». Il a annoncé, d'autre part, que des contacts avaient été pris avec les organisations démocratiques du département et qu'une délégation départementale irait s'entretenir avec M. Mendès France à l'occasion du voyage que celui-ci doit faire à Grenoble dans le cadre de son tour de France.

Aujourd'hui : Shopping Diamants !

Toutes les femmes voudront voir la merveilleuse exposition que j'ai visitée hier à côté d'une étonnante collection qui reproduit fidèlement les plus grosses pierres taillées (Grand Mongol - 783 carats 50, Etoile du Sud, Régent, Orloff, Florentin, Hope, etc.). J'ai vu une profusion de diamants véritables montés ou sertis, présentés avec les collections 1962 des grands diamantaires.

Cette exposition dont le titre « Prestige du Diamant » n'est pas usurpé, a pu être organisée grâce à la complaisance de célèbres Compagnies minières internationales et de particuliers qui ont prêté des pièces et des documentations uniques.

Cette exposition dont l'entrée est libre, est ouverte tous les jours de 15 à 18 heures, dans une partie des locaux du Comptoir Cardinet, une de nos grandes bijouteries parisiennes - 188-192, rue Cardinet, à l'angle de l'avenue de Clichy.

Et invitez donc votre mari à vous suivre à cette exposition. Il pourra y trouver une idée de cadeaux pour votre Noël !

Communiqué.

REPORTAGE

Jean Cau chez les ratons

« Je suis Français, j'écris pour des Français. J'ai voulu, pour mon compte, voir et savoir, écouter et entendre. Voici... »

NORD-AF, bicots, ratons, melons, crouillas, ça se saurait si vous étiez des hommes. Je vous le dis, ça se saurait. Vous ne seriez pas habillés comme des cloches ; vous ne traîneriez pas les pieds ; vous n'auriez pas cette démarche en canard qui signale son bicot, de dos, à cent mètres ; vous n'auriez pas l'œil noir charbonneux et le regard fuyant ; vous ne parleriez pas, entre vous, en éternuant ; vous ne laisseriez pas les épaules, en parlant, et vous ne montreriez pas vos mains ouvertes en signe d'impuissance ou de dénégation ; vous n'auriez pas des barbes à raser au fer à souder ; vos femmes, au lieu d'être pleines et de mettre bas des portées de petits bicots, seraient enceintes et donneraient le jour à deux ou trois enfants ; vous ne vous bourriez pas de patates, de fayots et de semoule, mais vous mangeriez des biftecks avec des frites et de la salade ; vous ne vous entasseriez pas à six dans une chambre d'hôtel ; vous ne vivriez pas dans le décor de vos bidonvilles « à la Céline » ; vous sauriez lire et écrire et seriez capables de déchiffrer vos feuilles de paie, d'allocations, d'assurances et toutes sortes de papiers, ce qui vous éviterait de casser les pieds à des contre-maitres, à des postières, à des facteurs ou à des toubibs qui ont autre chose à faire qu'à vous expliquer vos droits ; vous ne seriez pas déjetés et si souvent tuberculeux ; vous ne resteriez pas plantés sur le trottoir de vos rues, devant le seuil de vos taudis ou de vos cafés, à discuter de vos histoires de ratons ; vous n'effraieriez pas nos femmes et vous baisseriez les yeux au lieu de regarder leurs jambes ; vous ne nous feriez pas la guerre, de l'autre côté d'une mer qui fut tantôt grecque, tantôt latine mais jamais ratonne ; vous n'assassineriez pas nos agents de police et, enfin, vous n'auriez pas le mauvais goût, le culot et l'estomac de rappliquer de vos casbahs pour venir manifester dans nos rues.

Un horrible fantôme

Si vous étiez des hommes, vous comprendriez ce qu'on vous dit au lieu d'être si désespérément bouchés. Pour un agent de tué, dix terroristes (c'est-à-dire dix bicots) en prendront sur le citron, vous a dit un excellent Français, M. Papon, notre préfet de police. C'est pas clair, ça ? Vous, y'en a pas comprendre français ? Nous maintiendrons l'ordre à tout prix et nous réprimerons impitoyablement toutes les tentatives pour installer le désordre, vous a dit M. Frey, qui est notre ministre de l'Intérieur. Vous y'en a pas compris et y'en a être de bols ? Vous, au lieu d'écouter Missié Papon, ohéir poignée meneurs et assassins F.L.N. ? Oui ? Alors qu'est-ce que vous faites en France ? Que voulez-vous ? Qui êtes-vous ?

Il y a, en France, plus de 400.000 Algériens. Jusqu'à présent, bien sûr, nous connaissions votre existence — nous, les Français — mais les choses étaient ainsi bien faites que nous avions développé une sorte de daltonisme ; nous vous voyions sans vous voir. Vous étiez des hypothèses d'hommes, de groupes, de collectivité. A



UN FRANÇAIS A PART ENTIERE
« Il est conseillé aux Algériens de rentrer chez eux à 20 heures. »
(M. Frey, ministre de l'Intérieur.)

cinq minutes de l'Etoile et des Champs-Élysées, à Nanterre par exemple, nous savions que « vivaient » des milliers des vôtres. Mais dans des zones bien définies, dans des bidonvilles qu'on peut entourer sur une carte d'un ferme trait rouge. En gros, vous étiez à peu près supportables et nous étions tout prêts à ignorer votre existence. Certes, nous savions que vous aviez des explications avec notre police, mais ça ne nous gênait pas tellement. Vous abattiez quelques-uns de nos policiers ; nos policiers devaient sans doute abattre quelques-uns d'entre vous. Hé oui ! c'était déplorable. C'était tout à fait navrant. C'était la faute à cette sacrée guerre d'Algérie qui n'en finit pas. Alors, après un soupir sur la mort d'un policier père de famille, nous parlions d'autre chose et nous allions au cinéma.

Brusquement, vous avez faussé le jeu. Sans crier gare, vous êtes venus nous déranger. Par milliers, par dizaines de milliers, vous êtes apparus dans nos rues et nous vous avons découverts. Sans armes, souvent habillés de vos pauvres costumes « des dimanches », vous avez crié des slogans dans nos beaux quartiers. Que faire ? Vous troublez l'ordre. Nous avons été obligés de lâcher sur vous notre police qui vous a « soignés » comme vous le méritiez. Nous avons été soit effarés, soit révoltés, soit effrayés, mais si vous êtes sages et comprenez la leçon, nous ne demandons qu'à oublier bien vite votre apparition. Nous dirons que ce n'était

monde insoupçonnable. Ces derniers jours, je n'ai vu que des visages désertés par le sourire, des yeux tuméfiés, des dos bleus à coups de crosse ; je n'ai entendu que des récits ou revenaient, en litanie, les mêmes mots : rafles, coups, tortures, disparitions, assassinats. Et j'écris ces lignes avec ces visages qui défilent en ronde sous mon regard ; avec ces mots qui m'encombrent la tête et qui y sonnent leurs coups de gong. Bon. Suffit ! Parlons des bicots !

Pour monter les étages, le garçonnet frottait des allumettes. Ils m'ont fait asseoir. Ils m'ont offert de l'orangeade et des petits gâteaux. Ensuite, il a bien fallu parler. La mère, cinquante et un ans, qui était dans le lit, s'est excusée. Elle ne pouvait pas bouger « à cause de son dos qui était tout bleu ». Mais je voyais son visage violet et noir, avec un œil — l'œil gauche — gonflé comme un œuf et dont la cornée était rouge vif.

« On te crèvera ! »

— Le docteur, il a dit que l'œil j'étais mauvais et que je perdrais cette vue de ce côté.

Les deux fils se taisent. Le père regarde sa femme. Elle me dit qu'elle était allée manifester « parce qu'on nous tue trop et parce que maintenant on doit rester dans la maison comme des rats ». Elle défilait avec sa fille et l'un de ses fils lorsque ce fut la charge.

— Un policier, il a mis son revolver sur ma fille...

Elle est intervenue. Un autre policier l'a jetée à terre et elle a reçu une volée de gifles, de coups de poing et de pied et quelques coups de matraque. On les a jetées, elle et sa fille, dans un car.

— Là, les policiers, ils m'ont tordu le bras, regarde... et il me criait « Salope ! On te crèvera, on te videra comme un lapin ! Dis « Algérie française ! », salope ! ». Et il m'a dit des choses que je peux pas répéter. Alors moi j'ai crié : « Vive l'Algérie indépendante ! Vive mes frères ! » Et j'ai dit au policier : « Tu peux me tuer si tu veux, mais je ne dirai pas autre chose. »

On l'a jetée dans le commissariat du Val-de-Grâce. Sous ses yeux, sa fille a attrapé une dégelée de coups de pied dans le ventre. Dans la nuit, on l'a jetée sur la chaussée. Elle a réclamé sa fille. Les policiers ont levé leurs matraques. Titubant, se traînant, elle se demande comment elle a pu rentrer chez elle.

— Et votre fille ?

— Elle n'est pas revenue. Y'a trois jours et elle n'est pas revenue.

Demain, ses « sœurs » vont encore manifester.

— Je pourrai pas y aller parce que je peux pas marcher.

La ration

Toute la famille a été matraquée : le père, le fils aîné, les deux cousins. Le gendre, lui, depuis plusieurs mois enfermé au camp du Larzac, a été transféré récemment dans un camp d'Algérie. Le fils cadet a 14 ans. Il a d'immenses yeux, étonnés à jamais et parle le français sans accent.

— Maman s'est couchée sur moi quand elle a entendu les mitraillettes, puis je l'ai perdue.

Il a été embarqué. Il a eu droit à une ration de coups de matraque sur les épaules. Regardez...

43, RUE DE RENNES
LORENZO
La mode anglaise
- et italienne à
SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS
Exclusivités - Boutique
MONSIEUR et MADAME

rien, que nous n'avons vu qu'un horrible fantôme : celui, en France, de cette guerre d'Algérie qui n'en finit pas. Qui n'en finira donc jamais ?

A cause de son dos

Il se trouve que je suis Français et que j'écris pour des Français. Il se trouve que j'ai voulu, pour mon compte, voir et savoir, écouter et entendre. Aujourd'hui, j'apporte ma moisson. Aujourd'hui, je sors d'un

HERTZ
L'organisation de location de voitures
la plus perfectionnée du monde,
vous offre :

L'assurance gratuite conducteur, famille, passagers
Nouvelle formule : location à l'heure
Un service international de réservation

Paris : 43, rue Bayen, ETO 65-75
54, avenue de Versailles, BAG 49-30
HERTZ avec chauffeur : PAS 75-15

Dans tous les aéroports et toutes les principales villes de France, d'Afrique du Nord et du Monde.
Louez donc HERTZ dans votre ville

IMAGINEZ...

par JULES ROY

Si, un dimanche, vous êtes las des beaux quartiers, poussez jusqu'au rond-point de la Défense. Tournez à droite, le long de l'arche de béton du parc des expositions. Longez Courbevoie vers La Garenne-Colombes. A gauche, suivez une flèche qui indique la direction de Nanterre. Virez. Ralentissez. Ça en vaut la peine.

A dix minutes de l'Etoile, vous changerez de planète. Vous pénétrerez dans une sinistre banlieue de ville maudite. Sur des kilomètres, vous traverserez un sombre espace d'usines lépreuses et de terrains vagues où les orties défendent des bicoques à demi en ruine et des taudis. Déjà vous vous demanderez quelles vertus sont nécessaires à vos concitoyens qui passent là leur vie entière.

Ralentissez encore si vous ne pouvez pas vous arrêter. Cet été, on avait déjà du mal à y avancer entre les ruisseaux de fange à la recherche d'une pente. Dans l'hiver précoce, on patauge dans la boue. A l'entrée d'un pauvre bistrot où grince une musique arabe, vous apercevrez peut-être une colombe dans une cage de bois peint, et, assis en silence autour des tables nues, des hommes au regard fixe. Car ce sont bien des hommes et non des bêtes. Ils habitent dans des cais-

ses recouvertes de toile et tapissées de bidons d'huile déchirés et écrasés. Dans la journée, ils fabriquent des voitures à la Régie Renault, chez Citroën ou chez Simca, ou construisent des maisons. Pour les autres.

Imaginez que vous ayez perdu votre qualité d'homme ou de femme libre, votre citoyenneté et les droits qu'elle vous confère, et que vous soyez contraint, pour gagner votre pain et celui de votre famille restée en Algérie, d'aller dans un pays dont vous parlez mal la langue, où vous serez démunis d'à peu près tout et considérés, cela s'est vu bien avant l'insurrection, comme des parias. Imaginez que ce pays étranger soit la France, que vous y résidiez avec la disproportion scandaleuse et douloureuse du bonheur et de la richesse des autres par rapport à votre condition. Imaginez encore qu'en raison de préventions vraies ou fausses, vous subissiez méfiance ou mépris et que, depuis les événements qui ont provoqué la guerre et après une longue suite de sanglants règlements de comptes avec la police, vous soyez, à la moindre occasion, emballés, gardés, fouillés et molestés. Imaginez

enfin qu'au cours d'une manifestation non violente à laquelle vous ayez pris part pour attirer l'attention de l'opinion sur votre sort, vous soyez, sous la menace des armes et des matraques, forcés de vous accroupir comme des chiens, à même le sol mouillé, comme l'a montré une photographie parue sur quatre colonnes dans le plus grand journal du soir, et brutalement parqués comme les Juifs sous l'occupation nazie.

Eh bien ! demandez-vous alors si vous seriez capables de remercier chaque jour la France de vous avoir appris à lire et si vous souhaiteriez que votre patrie soit associée avec elle. Demandez-vous encore si, vous qui n'auriez plus rien à perdre, même pas une vie trop dure, vous ne seriez pas quelquefois tentés de mordre et si vous hésiteriez beaucoup à entrer dans les rangs d'une révolution qui vous promet une dignité humaine plus nécessaire que le pain.

Mais vous qui, après cette visite à Nanterre, regagnez des quartiers où vivre n'est pas un déshonneur, vous vous direz peut-être que si le Christ devait revenir sur la terre, c'est en Algérie qu'il choisirait de naître.

J. R.

police est venue et a dit aux locataires de l'immeuble : « Votre copain Aoudji a été foutu au bouillon. S'il y en a qui veulent venir reconnaître son corps, à la morgue... » Voyez-vous, monsieur, ça se passe comme ceci : il y a une rafle ou un ratissage. On nous embarque. On nous fiche et on nous libère. La deuxième fois, forcément, on nous accuse d'avoir déjà été arrêtés, etc.

C'est un rescapé qui a raconté la mort d'Aoudji. Lui aussi a été jeté dans la Seine avec une douzaine de ses compagnons. Mais il savait nager et pouvait encore, malgré les coups, remuer les bras. Aoudji, lui, ne savait pas nager et, lorsqu'il a été poussé dans la Seine, à peine avait-il la force de tenir ses bras levés, mains croisées derrière la nuque.

« Nous irons tous »

— Nous n'en pouvons plus, monsieur. En Algérie, nous n'en pouvons plus ; en France, chaque jour, c'est un peu plus l'enfer. Nous avons manifesté parce que nous n'en pouvons plus...

— Vous manifesterez encore ?
— Oui, avec encore plus d'ampleur.
— On vous assommera.

— Ecoutez, monsieur : il y aura d'autres manifestations. Nous savons que nous serons battus et nous irons ; nous savons que nous serons torturés et nous irons ; nous savons que nous serons tués et nous irons.

Il dit tout cela d'une voix très douce. Il n'a ni l'œil fixe, ni la mâchoire tétanisée du fanatique. Il ajoute, et le regard se fixe sur la mère couchée qui l'écoute :

— Nous irons tous aux manifestations chaque fois qu'on nous le demandera. Moi, personnellement, si 400.000 de mes frères étaient en prison, eh bien ! j'irais manifester tout seul. Et s'ils me tuent, eh bien ! ils me tueront.

Le père m'a dit :

— Vous, que pensez-vous de tout ça ?

— Le fils aîné s'est tourné vers son père. Et, doucement :

— Ne lui pose pas de question, papa.

Rue de Chartres, rue de la Goutte-d'Or, rue du Château-des-Rentiers, hôtels et taudis du 13^e et du 18^e... J'ai fait la connaissance de Djelloul dans un café. Son frère a disparu depuis trois mois. Son beau-frère, père de trois enfants, a été arrêté il y a quinze jours à l'entrée du métro Barbès et emmené à Vincennes.

— Qui s'occupe des enfants ?
— Moi. Je suis ajusteur à Puteaux. S'il n'est pas relâché, les frères nous donneront un peu d'argent, chaque mois.

Sont entrés, dans le café, Youcef, tabassé par les harkis la semaine dernière, Kadej, dont un copain a été expédié en Algérie tout récemment.

— La femme et les six enfants sont ici... Pas possible de revenir en Algérie, eux. Savent pas où est Kadej.

Sont entrés trois manœuvres qui travaillent dans le métro.

— On arrive du travail à sept heures et demie, des fois huit heures. Alors, couvre-feu ! Et comment tu achètes le pain, la soupe, le pétrole ? Alors tu manges pas ? Et rester dans ?

— On était deux ou trois mille dans un machin où il y avait des ping-pong, des choses de gymnastique...

— Le stade Coubertin ?

— Je ne sais pas. J'y suis resté trois jours. On dormait sur le ciment. On n'avait pas de place. C'est les soldats qui nous donnaient à manger.

— Dans quoi ?

— Le premier jour dans rien. On n'avait pas de gamelles, rien.

Il met ses mains en coquille comme on recueille de l'eau à la fontaine.

— Ils nous ont dit de mettre les mains comme ça et ils versaient dedans. Les policiers m'ont demandé pourquoi j'étais venu. J'ai répondu que des frères avaient été jetés dans la Seine... et ils n'ont plus écouté et m'ont giflé trois fois.

Il a les joues gonflées comme par une rage de dent. Il s'appelle Medjid et il a 14 ans. Le père Mohammed me dit que toute la famille est venue en France en 1947. En Algérie, il était fonctionnaire, un tout petit fonctionnaire.

— En 47, j'aurais dû être titularisé comme mes collègues européens. C'était la loi : j'avais l'âge et j'avais fait le temps nécessaire. Alors, un mois avant ma titularisation, bien sûr, moi et tous les autres Musulmans dans mon cas, nous avons été mis à la porte. J'étais sans travail, sans certificats, et j'ai décidé de venir en France. Voilà... Depuis, la France s'est transformée en Algérie.

Déjà six

Le fils aîné a réussi, en France, à aller à l'école jusqu'à seize ans. Le soir, il lisait, travaillait et aujourd'hui il occupe un emploi de bureau. Il parle sans aucun accent, d'une voix très calme. Lui aussi est allé manifester avec ses « frères ». Lui

aussi a été arrêté. Il a vu une mère qui portait son bébé dans le dos, « à l'arabe ». Les policiers lui ont « décollé » le bébé du dos. Le bébé est tombé à terre. La femme a crié. Un remous l'a séparée de son enfant qu'une deuxième vague de policiers a piétiné. Au commissariat, on l'a raisonnablement frappé. Il a entendu un policier qui est entré, soufflant et transpirant, et qui a dit à ses collègues :

— Y'en a déjà six de crevés.

Il me parle en me disant très souvent « Monsieur ».

— Beaucoup de policiers, mon-

« On te dit que la prochaine fois, ce sera ta vraie fête. » Par exemple, tenez, monsieur, j'avais un ami...

Au bouillon

Il s'appelait Aoudji. Il était peintre. Il avait 23 ans et habitait le quartier de la Goutte-d'Or.

— Ce n'était pas un militant du Front. S'il l'avait été, je ne vous le cacherais pas, car ce n'est pas une honte, mais un honneur.

— Sympathisant ?

— Evidemment, comme nous le sommes tous. Comme le sont tous ceux

Oui, Parisiens, ils sont organisés.
Mieux que n'importe lequel de nos vénérables partis.

sieur, nous ont traités de « melons » et quelques-uns m'ont lancé deux ou trois injures en arabe. Savez-vous s'il y a des policiers pieds-noirs ?

— Je ne sais pas...

— Vous savez, d'année en année, notre situation est devenue intenable. Rafles, perquisitions, coups, brimades, injures... On vous arrête sans raison, on vous frappe, on vous relâche sans explications, on vous promet la mort, la torture ou la noyade pour la prochaine fois. Vous demandez : « Qu'est-ce que j'ai fait ? » On vous répond :

qui ne sont pas adhérents ou militants.

Aoudji a été arrêté par les harkis au cours d'un ratissage de quartier, frappé, couché sur des tessons de bouteilles, fiché, relâché. On l'arrête une deuxième fois : « Ah ! toi, tu as été déjà arrêté, hein ? » Nouveau passage à tabac et on le libère. Six mois plus tard, nouvelle rafle.

— On a dû lui dire, en consultant le fichier : « Toi, tu as déjà été arrêté deux fois, salaud ! » Cette fois, trois jours après son arrestation, la

UNE ETUDE DE MAURICE THOREZ

Construction du communisme et crise du capitalisme

- La clef de la paix en Europe
- Coexistence pacifique et lutte des classes
- L'anticommunisme est un crime contre les peuples (Georges Cogniot)

dans le numéro 10 (octobre 61) de la

« NOUVELLE REVUE INTERNATIONALE »

Revue théorique et d'information des partis communistes et ouvriers

Le numéro : 250 NF (timbres-poste ou mandat) à

S. E. I. 9, boulevard des Italiens - PARIS (2^e)

C.C.P. Paris 8449-47

C'est votre papier à lettres

QUI VOUS REPRÉSENTE

Faites-le exécuter

en TIMBRAGE

CHEZ UN SPECIALISTE

IMPRIMERIE LEBHAR

35, rue des Trois-Bornes
PARIS - 11^e

Tél. : OBE 32-31 - 54-75

HOME & TRAVEL ASSOCIATION



32, rue Washington
Paris (8^e)
Bal. 32-95 et 96-24

Noël : ● définit
● organise et
● contrôle des

STAGES PRATIQUES de langues vivantes

en ANGLETERRE
ALLEMAGNE
ESPAGNE
et ITALIE

A TOUTE EPOQUE de l'ANNEE

● ETUDE ET LOISIRS CULTURELS dans un milieu familial rigoureusement sélectionné.

● ASSISTANCE ET CONTROLE PEDAGOGIQUES, EXCURSIONS ET VISITES avec une Organisation sûre, une méthode concrète et un encadrement permanent.



L'ALLÉE CENTRALE D'UN BIDONVILLE A NANTERRE.
« Et tu sais, y' a des choses embêtantes. »

(Aguiraud.)

Ils sont dix manœuvres auxquels un hôtelier loue deux chambres.

— On peut pas avoir plus de chambres. Patron de la maison veut pas et il dit si vous êtes pas contents, adieu !

De meilleurs ciments

Ils ont manifesté.

— On a un frère qu'a eu sa tête cassée. Il a pris un foulard, il s'a enveloppé sa tête et il a resté avec nous et il a crié encore : « Libérez Ben Bella ! Algérie algérienne ! » Et tous les frères on a crié. Et on n'avait pas de couteaux, pas de pierres, pas de bâtons. Même que des frères nous fouillaient pour voir et que des frères nous ont fouillés encore à Vincennes... Nos frères nous avaient dit : « Pas de pierres, pas de bâtons, rien... »

— Et tu sais, y'a des choses embêtantes, dit un maigre aux joues sèches et aux cheveux gris. Depuis deux mois dans là où je travaille, j'ai manqué trois fois parce que j'ai été arrêté trois fois et trois frères pareil que moi et le patron dit : « Ah ! ça va pas, ça va pas... Qu'est-ce qu'elle a la police à vous taper tout le temps ! Ah ! ça va pas, ça va pas, ça l... »

Iront-ils encore manifester ? Oui, si de nouvelles manifestations sont décidées. Pourquoi ? Parce qu'on les « tape tout le temps ». Parce qu'on les réveille la nuit... Les policiers entrent, fouillent, bouleversent. Nez au mur, mains levées et collées au mur, rassemblés sur les paliers, ils entendent le cyclone ravager leurs misérables chambres. Souvent l'un d'entre eux est emmené.

Pourquoi ? Pour rien. Parce qu'il couchait avec son pantalon, signe irréfutable qu'il était prêt à s'enfuir et non point qu'il avait froid. Parce qu'il a dit que ces quarante mille francs c'était sa paie et non point de l'argent collecté. Parce qu'il a battu des cils, cet insolent ! Parce qu'il a dit « nos frères » en parlant de ses copains et que c'est là l'indice de son appartenance à ce groupuscule de tucurs qui s'appelle le F.L.N.

Il faut croire que les membres de ce groupuscule sont doués d'un don d'ubiquité véritablement fabuleux et capables d'une activité véritablement démoniaque. Notre police ne me contredira pas qui en voit partout et, en l'occurrence, je ne contredirai pas notre police : ils sont partout ;

ils sont 400.000. Pour en finir en France avec le F.L.N., il n'est qu'un moyen, un seul : coffrer 400.000 Algériens dans des camps de concentration. Ce jour-là, M. Papon pourra dormir sur ses deux oreilles. S'il a le sommeil facile, s'entend. Que voilà bien l'outrecuidance de ces gens-là : ils se sont mis dans la tête de s'organiser ! Et ils le sont ! Et parfaitement ! Et malgré rafles, purges, coups, emprisonnements, concentrages et coupes sombres, ils continuent de l'être. Si j'étais policier, ça me secourrait le moral, ces choses...

Oui, Parisiens, ces milliers de loqueteux, de sous-hommes, de bicots, de ratons et d'etc. que vous avez vus défiler sont « organisés ». Etonnez-vous : organisés et mieux que n'importe lequel de vos vénérables partis et mieux que votre police et mieux que votre Armée. Ils ont, c'est vrai, de meilleurs ciments pour constituer leur bloc — une souffrance, une détermination, un idéal communs, ciments pour l'heure introuvables en France sauf du côté de Gennevilliers, Colombes, Saint-Denis, Nanterre, dans des taudis et dans des bidonvilles. Ces sous-hommes se répartissent en France selon six willayas :

1) Paris-Centre ; 2) Paris-Périphérie ; 3) Centre et Alpes ; 4) Sud ; 5) Est ; 6) Nord.

Comme au théâtre

A l'intérieur de ces willayas, ils sont ainsi cloisonnés. A la base, il y a la cellule qui rassemble 4 sous-hommes plus 1 chef ; ensuite le groupe : 4 cellules plus 1 chef ; ensuite la section : 4 groupes plus 1 chef ; ensuite la kasmah : 4 sections plus 1 chef ; ensuite le secteur : 4 kasmahs plus 1 chef ; ensuite la région : 4 secteurs plus 1 chef ; ensuite la zone : 4 régions plus 1 chef ; ensuite la super-zone : 4 zones plus 1 chef ; ensuite la willaya ; ensuite les chefs de willayas ; ensuite le G.P.R.A. avec lequel il arrive que notre gouvernement négocie selon les saisons et les châteaux. Ainsi sont groupés et cloisonnés à la fois 400.000 Algériens sur un total de 400.000 bicots. Les militants « purs » représentent plus d'un tiers de la masse : notre police estime leur nombre à 124.000 et n'est pas loin de l'estimation du F.L.N. qui en avoue, lui, près de 140.000.

Chaque militant (ou adhérent, ou

sympathisant) ne connaît que son responsable direct, ne doit de comptes qu'à lui, ne doit s'adresser qu'à lui. L'organisation possède sa police à elle, ses services de sécurité, d'éducation, de perception, ses services d'hygiène et de santé, ses services sociaux d'aide aux familles de détenus (ou de morts), ses services syndicaux, étudiants, etc. Dans les prisons, dans les camps, l'organisation passe-muraille constitue des collèges de détenus qui dirigent

la détention, éduquent, surveillent, disciplinent, transmettent.

Tout cela explique pourquoi notre police, depuis des années, s'use les sangs en vain dans ce travail mythologique : couper les innombrables têtes d'une hydre qui repousse immédiatement plus vigoureuses que jamais. Dès qu'elle arrête un « frère » responsable, à un échelon quelconque,

40.000 exemplaires en trois semaines

Jacques Fauvet
Jean Planchais

La Fronde
des généraux



Arthaud

« NOTRE TEMPS » collection dirigée par
F. HÉBERT-STEVENS et A. CANCES

un autre le remplace. Comme au théâtre, chaque frère a sa doublure et la pièce continue.

Dans ces décors, dans Nanterre par exemple, où j'ai passé un jour et une nuit. Sachez, *primo*, que Nanterre ne compte pas un bidonville (« le bidonville de Nanterre », comme disent ceux qui ont dû visiter cette banlieue au pas de course) mais quatre; *secundo*, que la totalité des Algériens n'est pas concentrée dans les bidonvilles mais également dans des H.L.M. de carton où le bruit d'une toux au rez-de-chaussée réveille les locataires du dixième étage. Pour ce qui est donc des bidonvilles, je propose quatre circuits touristiques: 1) Bidonville de la rue de la Garenne, derrière Simca; 2) Bidonville du Petit-Nanterre, rue des Pâquerettes; 3) Bidonville de la rue des Prés, le long de la Seine, derrière les Papeteries de la Seine; 4) Bidonville du pont de Rouen, à côté de l'E.D.F.

Dans chacun de ces bidonvilles, vous pourrez admirer les rues de terre que la moindre pluie transforme en bourbiers, les venelles si étroites qu'il est besoin d'effacer les épaules pour y passer; vous pourrez visiter les charmants gourbis construits de planches, de tôles, de toile goudronnée et sablée, de vieux pneus découpés en plaques de caoutchouc. A condition de vous casser en deux, vous pourrez entrer et vous émerveiller de la disposition de trois, quatre, cinq ou six châlits dans un espace aussi exigü, de l'astuce avec laquelle a été résolu le problème du chauffage (un poêle et un trou dans la toile goudronnée); celui de l'aération (un autre trou dans la tôle ou la toile); celui de l'eau (quelques seaux dans un coin). Dans ces huttes, dans ces gourbis, des milliers de célibataires et des centaines de familles vivent.

— C'est propre, dis-je.

De fait, les gourbis sont très propres.

— Les frères nous disent qu'il faut être propres.

Pire que la guerre

Savez-vous quel serait leur bonheur? De vivre, de dormir, de manger là. Là? Mais oui, là. Ce sont des pauvres, des misérables et figurez-vous qu'ils sont habitués à ça. Ce plafond qui vous écrase, ce châlil aux ressorts brisés, cette promiscuité, pour eux, ça n'est pas l'enfer. A ça, ils sont résignés. Si la paix s'installait sur leur sommeil, sur leurs repas, sur leur vie, ces bidonvilles seraient le paradis car ils n'en sont pas encore à réclamer la télévision et le petit bungalow avec garage. Les pauvres, les très pauvres, c'est long et lent à se remuer et à s'écrier un jour en contemplant la baraque: « Y'en a marre de vivre comme des bêtes! » Les pauvres, les très pauvres, c'est fou ce que c'est patient.

Mais voilà, sur ce paradis s'est abattue la guerre. Ou quelque chose de pire que la guerre: la terreur soudaine, la peur permanente, le meurtre quotidien. Et un jour c'est l'arrestation, un autre jour le bouclage, un autre jour la rafle, une nuit la fouille et la mort et les morts.

Et depuis des semaines, des mois, des années. Et chaque jour, c'est plus « dur » et chaque nuit les bidonvilles s'endorment dans une peur plus lourde. Et le nombre de ceux qui disparaissent puis reviennent « tout bleus » ou qui ne reviennent pas, chaque année, chaque mois, chaque jour, devient plus nombreux.

Et un jour des « frères » leur disent de manifester. Et ce jour-là, tout ce



LES ALGÉRIENS AU PALAIS DES SPORTS.
Je vous le dis: des fous!

peuple d'ombres se lève, met son costume « des dimanches », vide ses poches de la moindre épingle et du moindre canif et marche vers les rags sombres et denses de nos policiers armés de matraques, de bâtons lestés de fer et de plomb, de mitraillettes et de revolvers. Et des journaux français écrivent: « Poussés par la menace et la terreur F.L.N.... Forcés... Contraints... » et cecl encore: « Les Algériens ne doivent pas être les maîtres de la rue... » Pauvres cons! Ou pauvres froussards! Allez donc à Nanterre et observez les yeux de ces « bicots ». Vous verrez à quel moment ils s'emplissent de rage ou de terreur. Et en regardant de quel côté.

C'est qu'ils sont fous, alors. Sans doute. Bachir, qui a trente ans, dont la femme vient à peine d'accoucher, dont les deux autres enfants sont dans quelque dispensaire, est déjà allé à

deux manifestations. Il est prêt à revenir à une troisième bien que ses blessures l'empêchent de travailler pendant huit jours. Abbès, qui, une nuit d'hiver...

— Ils m'ont mis dans une cave du commissariat du côté de la place Clichy. Nous étions deux ou trois cents, serrés comme des sardines. Nous avions chaud à cause de ça. Alors ils nous ont arrosés avec une lance et ensuite ont inondé la cave. Nous étions mouillés et avec l'eau aux chevilles nous ne pouvions pas nous coucher. Nous sommes restés comme ça toute la nuit.

Ce serait facile

Et Mohammed qui a six enfants et dont la femme est enceinte... Fou, aussi! La femme me parle en arabe. La fillette aînée traduit.

— Maman dit que la police a dit à papa déjà un jour: « On te fera mourir! Tu seras mort! » Maman dit qu'elle te dit si papa reviendra. Il reviendra, papa?

Tous fous! Ils travaillent huit ou neuf heures par jour. Le soir, la nuit, des « frères » viennent leur apprendre à lire et à parler français. Ils travaillent, ils s'instruisent, ils acceptent des tâches ou, s'ils sont militants, les accomplissent et, ainsi occupés, ils trouvent encore le temps de manifester. Je vous dis: des fous.

Et, pardon, des assassins! Ils ont, au petit bonheur, en dix mois, abattu vingt-six policiers...

Mais je me souviendrai de cette voix sans « effets », de ces yeux qui ne cillaient pas et qui ne « libéraient » pas mon regard une seconde:

— Les policiers abattus — vous êtes libre de ne pas me croire — ne l'ont pas été au hasard. Pourquoi

prendrions-nous des risques extraordinaires? Nous ne mettons pas toute la police dans le même sac. Nous estimons même qu'il y a dans la police un très grand nombre de bons policiers. Les policiers auxquels nous nous sommes attaqués sont ceux à l'égard desquels nous avons de terribles griefs. Ils sont de simples exécutants, certes, mais des exécutants forcenés contre lesquels nous entrons parfois en guerre. Nous avons « photographié » leur visage des dizaines et parfois des centaines de fois, répéré leurs habitudes, opéré cent recoupements par les frères échappés de leurs mains. Si nous voulions abattre des dizaines de policiers au hasard, ce serait facile... Nous ne risquerions, dans certains quartiers, à certaines heures, pratiquement rien.

Un recul

— Pourquoi avez-vous repris les attentats?

— Parce que la terreur exercée contre nous n'a cessé d'augmenter. Il y a trois mois, nous avons stoppé les attentats. La répression a pris un nouvel élan. Les harkis, retirés du 18^e et de Nanterre ont été casernés à Romainville pour pouvoir rayonner en expéditions de terreur; la police a décuplé ses coups et ses brutalités. Alors, nous avons recommencé.

Il a disparu, ombre parmi les ombres. Cette nuit-là, je suis revenu à Nanterre, accompagné d'un parmi 400.000 musulmans. Il frappait aux portes des « bidons ».

— Hel! Hel! disait-il en prononçant le « H » comme la jota espagnole. Hel!

A l'intérieur, ça bougeait, ça remuait, ça murmurait, ça s'arrachait au sommeil. La police? Les harkis?

— Hel!

La porte s'entrebâillait.

Ils avaient un recul en me voyant, debout, dans la nuit. Puis mon guide parlait en arabe et nous entrons. J'ai vu Habina qui a le bras cassé; Omar qui a dix-sept ans et le cuir chevelu à moitié arraché; Mohammed que les harkis ont étranglé une nuit.

— Crac! La ceinture autour du cou! Je suis tombé évanoui. Et puis ils sont partis et je n'étais pas mort.

Saïd qui a les mains gonflées comme deux énormes citrouilles.

— Ils me tapaient sur la tête et j'avais mis mes mains sur la tête. Alors, voilà mes mains...

— Elles remuent?

— Non.

J'ai rencontré deux étudiants qui étaient venus passer la nuit à Nanterre « pour faire des cours ». L'un était de Grande-Kabylie. Son cousin, là-bas, avait été jeté aux chiens. L'autre s'appelait Hocine; dans son village, près de Bougie, à El Kseur, dix-sept otages avaient été fusillés, un jour.

J'en ai vu d'autres. J'en ai vu trop... Puis j'ai dit à mon guide que je voulais revenir à Paris et qu'il ne fallait pas réveiller tout le bidonville. Il a haussé les épaules, « à l'arabe ».

— C'est comme tu veux, il a dit.

JEAN CAU.

JEAN CAU

La pitié de dieu

"C'est un livre sans concessions, cruel, parfois halluciné et constamment bouleversant que vient d'écrire Jean Cau."

MAURICE NADEAU - L'Express

ntf

EDITIONS

PRÉSENCE AFRICAINE

George PADMORE
PANAFRICANISME ou COMMUNISME?
(traduit de l'anglais) 20 NF
...un classique sur une question fondamentale

Kwame N'KRUMAH
AUTOBIOGRAPHIE
(traduit de l'anglais) 15 NF
...témoignage plus que jamais actuel par le grand leader du Ghana

Librairie PRÉSENCE AFRICAINE
25 bis, rue des Ecoles - PARIS (V^e)
ODE 15-88
TOUT SUR L'AFRIQUE ET LE MONDE NOIR